



Mohamed Ben Arous

Qui est le Nietzsche de Heidegger ?

I - Questionnements préliminaires :

Quel risque de déshonneur pourrait encourir Heidegger s'il ne réussissait pas à réintégrer Nietzsche dans l'idéologie de l'Université allemande ? Quel butin espérait-il rapporter en s'attaquant aux ruches de la pensée nietzschéenne ? Les dialogues *post mortem* dont les instances intermittentes renvoient sans cesse à l'omnipotence du dispositif heidéggerien sembleraient n'être qu'une reproduction de l'œuvre émiétée de Nietzsche, détournée forcément de ses intentions les plus authentiques.

Certes, le corpus nietzschéen persiste à jamais comme un foyer de résistance témoignant de la joute livrée par le ratissage éclectique de Heidegger qui n'y cherchait que ce qu'il avait décidé y trouver. De ce point de vue, Heidegger nous semble avoir commis à l'égard de Nietzsche le péché caractéristique de l'*intellectus sibi permissus*. Pourrions-nous, alors, nous fier à la projection heidéggerienne pour percer et élargir ou – pour parler comme Michel Foucault – conjurer « (...) la danse bandissante de Nietzsche. »¹ ?

C'est ce qui nous paraît être une affaire d'injustice d'ordre éthique portant atteinte à Nietzsche qui nous interpelle dans le sens de rendre à Nietzsche ce qui est à Nietzsche, et à Heidegger ce qui est à Heidegger. A cet effet, il importe, afin de départager ces deux grandes figures de la philosophie occidentale, d'examiner l'interprétation heidéggerienne à l'aune de l'impératif de probité cher à Nietzsche.

Dans un volume introductif à Nietzsche, Pascal David avait déjà ouvert une brèche dans ce dossier : « La pensée de Nietzsche, écrit-il, aura attendu Heidegger pour être enfin reconnue, dans sa grandeur et sa facture propres comme en ses limites. »² Toutefois, nous nous demandons si l'interprétation heidéggerienne de Nietzsche a contribué à l'éclaircissement de la pensée du

¹ M. Foucault, « Une histoire restée muette », in *DITS ET ECRITS I, 1954-1975*, Quarto/Gallimard, Paris, 2001, p. 573.

² P. David, « Dieu est mort » - *Friedrich Nietzsche 1844-1900*, éd. de La Martinière/Xavier Barral, coll. Voix, 2003, p. 7.

“philosophe-artiste” – expression que nous empruntons à Jean-Noël Vuarnet – ou, au contraire, à son obscurcissement ? Si Heidegger prétend avoir accès au sens présocratique de la vérité, dont l'*Aléthéia* est l'expression appropriée, pour autant qu'elle rend le sens du clair/obscur, il y a lieu de se demander si sa lecture de Nietzsche s'est conformée effectivement à cette structure herméneutique de l'*Aléthéia*, ou bien s'est-elle enfermée dans le modèle platonicien de lumière, qui nous donne l'Être comme *eidos* (Idée) et la vérité comme *homoiosis* (conformation) ?

La question peut être formulée autrement : dans son interprétation herméneutique de l'histoire de la Métaphysique, s'étendant de Platon à Nietzsche, Heidegger s'est-il appliqué à nous rendre ces philosophies à travers le filtre de la Vérité ou les grilles mi-dévoilantes de l'*Aléthéia* ? La pensée de Nietzsche est enceinte, nous semble-t-il, d'une ambiguïté dont le mérite revient de droit, en premier lieu, à *Also sprach Zarathustra*, et dont Maurice Merleau-Ponty ne serait, de la sorte, que l'héritier indirect. N'est-ce pas Nietzsche qui a été le premier à rompre les liens de parenté tissés jusqu'alors entre la philosophie et la transparence, son « regard altier et profond » d'interprète s'étant doublé d'une frappe d'ambiguïté dont les glas tragiques rendent l'écho de la fatalité énigmatique de la Sphinx. Loin de se poser en depositaire de « la chose du monde la mieux partagée »³, en vertu de règles de bonne direction de l'esprit, Nietzsche s'engouffre plutôt dans les labyrinthes vertigineuses de la vérité radicale à l'instar de Thésée qui, en s'affrontant aux minotaures, ne craignait ni peu ni prou la mort. En face de tous les chemins qui ne mènent nulle part, Nietzsche tâche de dessiner, tout au long de son œuvre, l'itinéraire qui mènerait à l'acquiescement de l'éternité, à l'ordre de l'*Ueberschensch*, voire du surhumain.

C'est ainsi que « le Nietzsche » de Heidegger nous a paru dépossédé du mystérieux clair/obscur qui brillait secrètement du fond même de ses fragments de pensée aphoristique. Tout compte fait, l'œuvre légendaire de l'auteur de l'*Antéchrist* se voit réduite à un pis-aller dont une certaine visibilité donatrice s'est irrémédiablement substituée à l'ambivalence du texte tel qu'il est dans sa vivacité. Alors, si Eric Blondel affirme, sans sauts ni ambages, que : « Nietzsche est philologue, taupe, être souterrain, indubitablement »⁴, cela ne démentirait guère l'assertion selon laquelle Heidegger nous éloigne plus qu'il ne nous approche de Nietzsche.

La confrontation prolongée et intense de Heidegger avec Nietzsche, décrite dans ces termes par Michel Haar, aboutit inéluctablement à la subsomption du texte bariolé de par sa profondeur d'occultisme poétique sous les cinq locutions fondamentales de la métaphysique de Nietzsche, là où l'auteur des *Questions*

³ R. Descartes, *Discours de la méthode*, avec le texte intégral des parties I à III, analyse et présentation par Sylvie Peyturaux, La philothèque, Bréal, 2003, p. 73.

⁴ E. Blondel, « Les guillemets de Nietzsche : philologie et généalogie », in *Lectures de Nietzsche*, sous la direction de J.-F. Balaudé et P. Wotling, Le livre de poche, Paris, 2000, p. 72.

affirme : « La pensée de Nietzsche est, conformément à la pensée occidentale depuis Platon, métaphysique. »⁵ Pourtant, l'auteur du *Cas Wagner* s'est ouvertement opposé aux moralistes et aux forgers des concepts. « Le philosophe, écrit-il, n'aime pas les moralistes...Il n'aime pas non plus les grands mots. »⁶ Cela étant, l'expérience créatrice de la pensée métaphorique s'aperçoit liquidée et immolée sur l'autel de la gnose cartésienne, hypostasiant l'obvie de la *mathesis universalis* aux dépens de ce que Gilbert Durand appelle justement « le grand nocturne du symbole, de la pensée indirecte, le renouveau du mythe, la prédilection pour l'intimisme. »⁷

C'est en creusant un gouffre infranchissable entre Nietzsche et le sens présocratique de l'*Aléthéia* que Heidegger a réussi, nous semble-t-il, à détourner le penseur de l'ambiguïté de son destin, et lui extorquer les éperons de sa gloire prophétique. Par son hérétique explication *post mortem* avec Friedrich Nietzsche (1844/1900), Martin Heidegger (1889/1976) s'est impliqué *volens nolens* dans une confrontation herméneutique à répétition qui n'a *ipso facto* rien d'une « lutte amoureuse »⁸.

Il s'agit bien plutôt d'une dualité dont l'anachronisme exhale le relent d'une titanique gigantomachie. Certes, le dispositif d'une telle explication, dont le mot d'ordre n'a été que la « remémoration historique » de la question énigmatique de l'Être, a infailliblement débouché sur une implacable systématisation ou sur ce qui nous semble déformant et mystificateur, voire une momification de la pensée fondamentalement nomade de ce psychologue des profondeurs partageant tout avec « ceux qui forent, qui sapent, qui minent. »⁹

Il est indéniable, par ailleurs, que Heidegger a effectivement subsumé la pensée poétique révoltée de Nietzsche sous le concept de la raison calculatrice et autocrate qui, tout en acculant les Temps Modernes aux désastres d'une logique de domination, l'a réduite à un sous-produit de la technicité instrumentaliste de l'âge atomique. En revanche, notre dessein ne consiste guère à admettre ex toto, cette funeste transposition, ni à la saper totalement au nom d'un plaidoyer philosophique pour Nietzsche.

Tout donne à penser qu'il est vain d'exhumer « un Nietzsche » désormais desséché et enseveli, par Heidegger lequel en avait gravé l'épithète dans la revue nécrologique du « dépassement de la métaphysique », au moment même où présomptueusement, et surtout à sa propre guise, il s'est intronisé apôtre de « la pensée décisive », dite post-métaphysique.

Notre différend avec Heidegger s'annonce d'emblée sous l'espèce d'un cri de résurrection qui proclame « le grand retour de Nietzsche ». Un retour qui vient

⁵ M. Heidegger, *Achèvement de la métaphysique et poésie*, trad. fr. par A. Froidecourt, Gallimard, Paris, 2005, p. 9.

⁶ F. Nietzsche, *Le Cas Wagner...*, trad. fr. par E. Blondel et P. Wotling, GF, Paris, 2005, p. 29.

⁷ G. Durand, *L'âme tigrée*, Denoël, Paris, 1984, p. 175.

⁸ Heidegger, *Lettres sur l'humanisme*, trad. fr. par R. Munier, éd. Bilingue-Aubier, Paris, 1964, p. 91.

⁹ Nietzsche, *Aurore...*, trad. fr. par J. Hervier, Gallimard, Paris, 1980, Avant-propos, §1, p. 13.

appuyer la valeur divinatoire de cette pensée intempestive dont l'idiosyncrasie, par « (...) devoir de se méfier, de darder sur le monde, du fond de tous les gouffres du soupçon, le regard le plus malintentionné »¹⁰, ce retour finira par faire éclater le problème généalogique de la valeur au cœur même du vital à partir duquel l'humain est appelé, pour qu'il ne périsse pas sous la dépouille d'une plante malade, à « casser en deux l'histoire du monde », et à se surpasser fatidiquement jusqu'à l'intronisation de "l'homme total", voire du surhumain, en qualité de "maître de la Terre".

Il nous semble que cette percée généalogique soumettant la Tradition occidentale à un décodage en profondeur, dépasse en altitude, de par sa radicalité intégrale et son intensité diaphorologique, la devise phénoménologique affichant le « retour aux choses elles-mêmes » comme étant son premier article de foi. Aussi notre projet s'inscrit-il au faux contre ceux qui, en se fondant sur les prémisses de leurs interprétations polarisantes, réductrices et, partant, déformantes, se réclament d'un "Nietzsche médusé", dépouillé de son dispositif et repétri, sous l'effet d'un abus de langage, dans les artifices de la métaphysique de la subjectivité.

Heidegger réduit littéralement la pensée foudroyante de l'éternel retour du même à une figure déguisée de la parousie de l'étant. « Quand Nietzsche par exemple, écrit Heidegger, enseigne l'éternel retour de l'identique, il est bien éloigné de tout soupçon de théologie dogmatique, et pourtant sa doctrine n'est encore qu'une interprétation déterminée du fondement de l'étant dans son ensemble. »¹¹

Nietzsche se trouve ainsi retourné contre l'indépendance de son esprit libre qu'incarne merveilleusement le caractère irréductible de son œuvre. C'est cette même mésinterprétation qui l'a engouffré, avant même « Les Conférences de Cassel – 1925 », dans les abîmes insondables de l'étrangeté et du contresens. Aussi est-ce pour cette raison que le dispositif opératoire de notre projet vise à replanter celui-là au fond du tumulte foisonnant d'impensés de son propre corpus.

Cette reconnaissance, par rapport à l'œuvre, s'efforce de réconcilier Nietzsche avec ses propres élans les plus intimes afin que ses "héritiers parfaits" puissent se charger de continuer ses traditions, lui permettant ainsi de pérégriner de nouveau dans l'intempestif. C'est par la résurrection de l'ombre qu'il était lui-même de son vivant que Nietzsche pourra renaître de ses cendres, en ayant cette co-naissance dont ne sont dignes que les rares qui naissent posthumes.

Cela dit, notre visée consiste à reconduire Nietzsche vers son propre chemin de pensée qui fourmille justement des questions les plus fatales. Une telle lecture se place sous le signe du problème ou, mieux, de l'antithétique, puisant dans le sens originaire du *Kri-nèin*, la "part maudite" de son insociable légalité. C'est cette orientation qui jugera de la démarche subversive de cette lecture et de sa

¹⁰ Ibid., *Par-delà bien et mal*, trad. fr par C. Heim, Idées/Gallimard, Paris, 1973, §34, p. 53.

¹¹ Heidegger, Schelling..., trad. fr. par J.-F. Courtine, Gallimard, Paris, 1977, p. 143.

promesse de revoir Nietzsche “autrement qu’être”, libéré de la grammaire obsolète de la métaphysique, dont la pensée décisive ne pouvait avoir comme avant-goût que ce que prônait Heidegger sans scrupule, comme s’il s’agissait de son propre apanage, sous le signe de la “fin de la philosophie et la tâche de la pensée”.

L’interprétation de Heidegger, qui se déploie sous l’égide d’une vaste opération soumettant le corpus nietzschéen à un découpage technique et donc abusif, verse dans un jeu macabre limant les reliefs de l’interprétation et condamne, par-là même, la pensée de l’éternel retour de l’identique à une espèce de fossilisation cadavérique forcée dans le “panthéon” bimillénaire de la métaphysique transmuée en technique. Ce genre de mésinterprétation aiguës, véhiculant une mésestime souterraine, arrime, rien n’empêche de le dire, avec une démarche anti-philosophique d’un fossoyeur du génie universel de la philosophie.

Hanté par la grandeur énigmatique de Friedrich Nietzsche, de l’idiosyncrasie de l’homme dont l’œuvre n’était que son double ou bien plutôt l’ombre convoitée de sa propre personne, Martin Heidegger trahit sans la moindre pudeur sa convoitise la plus acharnée et se voit, par conséquent, réduit à sa dimension individuelle d’homme, d’“humain, trop humain”, ancré comme par instinct dans l’amour de soi et le désir solipsiste de briller en gigantisme.

Le projet dont l’intensité tranchante me semble traduire l’originalité de l’enjeu en question – hormis son investissement dans différentes directions par certaines figures de la philosophie contemporaine, tout particulièrement par Jacques Derrida et François Laruelle – consiste à retourner anachroniquement ou bien, à titre posthume, “Nietzsche contre Heidegger”.

L’affaire Nietzsche/Heidegger ne relève-t-elle pas d’un différend qui touche, à la limite extrême, le sens du couplage autobiographique de la démarche philosophique qui, du fond même de son ubiquité transversale, et alors même qu’elle guette « tout ce qui dans l’existence dépayse et fait question », dégage aux yeux de Nietzsche « un air des hauteurs, un air mordant » mettant audacieusement en pièces « (...) l’histoire cachée des philosophes, la psychologie de leurs plus grands noms... »¹²

La polémique qui jaillit d’emblée du fond même de cette affaire porte sur les raisons qui auraient dicté à Heidegger l’inconditionnelle subsumption d’un Nietzsche, qui se trouve filtré d’après des structures fondamentalement hégéliennes, et enfilé de force dans la trame systématique de la question de l’Être, redevenue moderne et pivotant autour de la thématique de la subjectivité promue au rang de l’*hypokeimenon* inconditionné du savoir supportant l’être de l’étant.

Il est obvie de reconnaître que Nietzsche n’a rien du métaphysicien de la subjectivité telle qu’elle est interprétée par Heidegger, c’est-à-dire dans le sens

¹² Nietzsche, *Ecce homo*, tr. fr. par J.-Cl. Hémerly, Gallimard/Idées, 1974, Paris, avant-propos, §3, p.11.

d'une volonté de la volonté, d'un *ego volo*, qui rend l'écho du "désir du désir" chez Thomas Hobbes, par quoi se démarque l'être humain de l'animal, qui, lui reste confiné dans les limites prédéterminées de son propre organisme. L'*homo natura* ne trahit aucunement, chez Nietzsche, une tendance régressive relevant d'un darwinisme à rebours ; tout au contraire, il s'agit d'un *fundamentum inconcassum* spécifiquement nietzschéen versant dans l'innocence du devenir, seul censé ordonner à l'homme, comme le disait en substance Philippe Granarolo, de rassembler ses images fragmentaires, et d'éprouver cruellement « comment on devient ce que l'on est ».

II - La déportation historique de Nietzsche :

L'herméneutique de Heidegger face au destin de l'esprit libre

Dans un essai tardif qui date de 1987 et dont le titre original est « *Nietzsche – der Antipode* », Hans-Georg Gadamer, le plus remarquable des héritiers du mouvement herméneutique, reconnaît modestement qu'il n'est « (...) ni un spécialiste de Nietzsche, ni un penseur aussi original que Heidegger, qui s'est construit son propre Nietzsche. »¹³ Loin d'être anodin, ce témoignage semble inciter à suivre l'exemple de Heidegger dans son style de modelage d'un Nietzsche qui soit propre à lui. C'est la grandeur inouïe de ce penseur hors pair qu'est Nietzsche qui aurait attiré l'attention d'un Heidegger pris désormais dans le guet-apens des retombées de son « Discours de Rectorat », voire dans les "rets artificieusement ourdis" par les idéologues du national-socialisme.

Les raisons présumées du penchant que Heidegger avait eu pour Nietzsche, c'est entre autres Rüdiger Safranski qui a essayé de les tirer au clair. Il s'agit, d'après Safranski, d'une lecture subversive dans laquelle Heidegger avait mis « (...) à profit la reconnaissance officielle de Nietzsche par le régime pour présenter au public un "autre" Nietzsche, un Nietzsche non idéologue, et développer sur ses traces des idées qui pouvaient faire exploser le cadre idéologique, ou au moins ne se laissaient pas limiter par lui. »¹⁴

S'agit-il alors, dans le cas de Heidegger, d'une "résistance spirituelle" contre l'idéologie du monstre totalitaire qu'incarne le régime nazi ou plutôt d'une tentative désespérée de se disculper de l'accusation de son enrôlement dans le parti d'Hitler ? L'ontologie politique de Heidegger risque ainsi de lui faire payer le prix d'un tel engagement peu réfléchi- funeste -et de piètre politique dans la cause du nazisme.

Il ne s'agit pas, toutefois, de chercher à prouver que l'œuvre de Heidegger se prête, sans qu'elle ne soit réellement forcée, à s'interpréter comme une "apologie de l'hitlérisme", mais de montrer a contrario que le Nietzsche qui

¹³ Hans-Georg Gadamer, *Nietzsche l'antipode – Le drame de Zarathoustra*, tr. fr. par C. David, éd. Allia, Paris, 2000, p. 10.

¹⁴ Rüdiger Safranski, *Nietzsche – Biographie d'une pensée*, tr. fr. par N. Casanova, éd. Actes Sud, 2000, p. 314.

avait tant souffert post mortem de l'enrôlement idéologique auquel on l'avait acculé, en l'apparentant au national-socialisme, est le même que celui qui s'est plié sous l'ordre de Heidegger à une déportation historique dissimulant totalement l'élément intempestif de sa philosophie.

C'est par cet enclavement épochal de l'esprit libre de Nietzsche que Heidegger décide de faillir au devoir dont la responsabilité exécutoire relève d'après Nietzsche lui-même de l'engagement personnel de tout philosophe. « Qu'exige un philosophe, écrivait Nietzsche, en premier et dernier lieu, de lui-même ? De triompher de son temps, de se faire "intemporel". »

Le « Nietzsche déporté », sous l'ordre de l'appareillage séquestreur de l'herméneutique heideggérienne, aux contrées de la métaphysique moribonde et mise en quarantaine, ce même Nietzsche se voit privé, suite à cette pérégrination aveuglante, du droit de cité dans l'empire de la sagesse artistique dont il a acquis le mérite grâce aux multiples voix dithyrambiques qu'expriment les parodies d'inspiration poétique de l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Heidegger n'avait fait ainsi que barrer la route à l'avènement d'une telle sagesse dionysiaque dont "l'atmosphère d'esthétisme" témoigne de ce qu'on n'avait que rarement réussi à puiser dans Nietzsche. Il est à noter, je dois le dire, que Heidegger a tout fait pour camoufler l'alchimie d'une union dont était sujet Nietzsche et qu'incarne merveilleusement son œuvre, voire le métissage inouï de l'*homo aestheticus* et de l'*homo ludens*. Écoutons ce que disait Jacques Sojcher ne reconnaissant dans Nietzsche de « rien qu'un fou, rien qu'un poète ».

Nous sommes loin du "superficiel" et du "nuageux" auxquels Heidegger s'est arrêté. C'est pourquoi Heidegger déplore l' : « (...) impuissance (de ses devanciers) à partir de cette connaissance pour réintégrer simplement la métaphysique nietzschéenne dans le cours de la métaphysique moderne, au lieu d'en faire un phénomène littéraire qui échauffe les têtes plus qu'il ne clarifie les pensées, plus qu'il ne rend perplexe et même peut-être qu'il n'effraie. »¹⁵

Heidegger s'insurge effectivement contre ceux qui ne prennent pas l'historicité ou, bien plutôt, « (...) le sens historique de la suprématie commençante de la vérité comme certitude »¹⁶, pour l'unique optique appropriée à contourner la métaphysique nietzschéenne de la volonté de puissance, et à la situer par rapport à la culture déclinante de l'Occident. Or cette insistance de la part de Heidegger à ne scruter la pensée de Nietzsche qu'à l'aune des catégories de l'héritage métaphysique trahit une "parenté" avec Hegel, si ce n'est une "proximité" dont Michel Haar avait brossé le tableau dans son étude intitulée « Structures hégéliennes dans la pensée heideggérienne de l'Histoire »¹⁷.

Revenons à ce qu'écrit Heidegger sous forme de constat d'évaluation de la démarche philosophique de Nietzsche. « Dans la représentation courante et

¹⁵ M. Heidegger, *Essais et conférences*, tr. fr. par A. Préau et préfacé par J. Beaufret, Tel/Gallimard, 1990, p. 94.

¹⁶ Ibid., op.cit.pp.

¹⁷ Il s'agit d'un article publié dans la Revue de métaphysique et de morale, N°85, 1980, p. 48...

banale, Nietzsche passe pour le révolutionnaire qui nie, détruit et prophétise. Certes, tout cela compose son portrait ; et ce n'était pas là un rôle qu'il ne faisait que jouer, mais c'était une intime nécessité de son époque. Or l'essentiel du révolutionnaire n'est pas d'opérer le retournement en tant que tel, mais de porter à la lumière ce que le retournement comporte de décisif et de spécifique. »¹⁸

Il est utile, à présent, de noter que les paroles de Heidegger visent à effacer le "qui je suis" de Nietzsche dont l'œuvre n'en serait qu'un simple témoignage. C'est dire que Heidegger tient, à tout prix, à étouffer le ton autobiographique de Nietzsche dont la phrase suivante ne pourrait être que la verve irréfragable de la symbiose ésotérique réunissant sous le nom de Nietzsche, et l'homme et l'œuvre. « Je vis du seul crédit que je m'accorde. Peut-être même mon existence est-elle un préjugé ? »¹⁹

Heidegger n'aurait-il pas réellement vécu avec le mal d'être sûr de ne pouvoir philosopher à la manière de Nietzsche, de se sentir le contraire d'un hyperboréen, l'antipode de Dionysos. A l'instar de ceux qui défendent l'idée de l'art pour l'art, Heidegger se range, nous semble-t-il, parmi ceux qui préconisent la philosophie pour la philosophie, badinant de loin avec « le sens des pieuses subtilités et des sacro-saintes ratiocinations de la dogmatique chrétienne. »

L'engagement philosophique de Heidegger ne s'arrime apparemment qu'avec l'esprit de son ontologie fondamentale dont ne rendent les échos que les murailles de l'Université allemande. Si l'on pouvait confronter Heidegger "au problème de l'être et du non-être", il serait de ceux qui avaient « avec une lucidité parfaitement troublante choisi l'être à tout prix (...) ». S'il était donné à Nietzsche d'apprécier Heidegger discourir dans la philosophie, il ne pourrait, comme le disait justement Pascal David, que démasquer « l'imposture d'une pensée impersonnelle, purement objective – figure, à ses yeux, de la barbarie moderne -, celle de "grenouilles pensantes aux entrailles frigorifiées". »²⁰

Nietzsche avait fait l'expérience du malheur d'être déçu par les faux-philosophes et les philistins de la culture qui avaient trahi la philosophie, en s'opposant aux esprits libres qui "commandent et qui légifèrent", c'est-à-dire ceux qui savent "se garder" et tentent, tout de même, de vivre dangereusement selon les décrets de leur sagesse. « Nul ne peut avoir l'audace, écrit-il, d'accomplir en soi la loi de la philosophie, personne ne vit de manière philosophique avec cette loyauté élémentaire qui obligeait un Ancien, où qu'il fût et quoi qu'il fît, à se comporter en stoïcien s'il avait un jour juré fidélité au Portique. »²¹

Nous comprenons là pourquoi Heidegger s'est consacré à effacer méticuleusement les traits les plus saillants de l'idiosyncrasie du créateur d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, en faisant passer les figures de sa sagesse

¹⁸ Heidegger, *Nietzsche I*, trad. fr. par P. Klossowski, Gallimard, Paris, 1971, p. 26.

¹⁹ Nietzsche, *Ecce homo*, trad. fr. par J.-Cl. Hémery, Idées/Gallimard, Avant-propos, §1, p. 9.

²⁰ P. David, *ibid.*, p. 7. Il cite davantage Nietzsche dans H.T.H., I,

²¹ Nietzsche, « La philosophie à l'époque tragique des Grecs », in *Ecrits Posthumes 1870/1873*, tr. fr. par J.-L. Backes..., Gallimard, Paris, 1975, §2, p. 219.

prophétique pour une “ruse de poète”. Or, la “sauvagerie du texte nietzschéen” tenant à “l’intrication de ses contradictions” arrime, comme le remarque Eric Clémens, avec le sens sempiternel d’une pensée dont le style d’expression marque les avatars de l’interprétation. Clémens note encore que : (...) Nietzsche provoque une méconnaissance nécessaire, calculée par (son absence de vérité), sans que ces mots puissent se recevoir simplement... »²²

L’étrangeté du texte nietzschéen s’arc-boute sur le décentrement qui rythme les martèlements du grand style, résonnant de concert avec l’écroulement des “idoles éternelles”. Eric Blondel statue, à bon droit, sur le cas antithétique des écrits de Nietzsche : « (...) ce que nous lisons de Nietzsche présente des traits spécifiques d’écart que, par opposition au discours, nous appellerons texte. (...) Si le langage comme discours est métaphysique, en revanche le texte est *Versuch*, devenir, corps, interprétation. »²³

Il nous semble, en fin de compte, que la faute de Heidegger ne consiste pas uniquement à prendre la pensée de Nietzsche pour un « avatar de la manipulation subjective technique » et à en réduire la philosophie « à un moment de l’histoire de l’être – ou de l’oubli de l’Être »²⁴, mais surtout à entériner l’identité prétendue de la philosophie et de la métaphysique dont Heidegger annonce la fin. Nietzsche avait d’ores et déjà affiché son projet de dépassement de la métaphysique, mais sans annoncer, au même titre, la fin de la philosophie. Bien plus, les voix de Nietzsche s’accordent à augurer l’avènement d’ « une nouvelle race de philosophes » baptisés « tentateurs » ou « bâtisseurs » de l’avenir. Nietzsche avait découvert, nous semblent-il, avant Alain Badiou, l’auteur du *Manifeste pour la philosophie*, que « nous pouvons redéployer la philosophie », en deçà de toutes les ratiocinations objectivantes de l’éphémère anthropomorphique.

²² E. Clémens, « De la lecture à l’histoire, intempestive », in *Nietzsche aujourd’hui ?*, 2. *Passion*, Colloque du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle (Juillet 1972), U.G.E., 10/18, 1973, p. 403.

²³ E. Blondel, *Nietzsche – le corps et la culture*, PUF, Paris, 1986, pp. 33-44.

²⁴ *Ibid.*, p. 12.